

La psychanalyse est politique

Entrevue* avec Jean-Michel Vappereau

Propos recueillis par Véronique Dassas et
Thierry Hentsch

Conjonctures : *Pourriez-vous nous dire comment vous êtes venu à la psychanalyse ?*

Jean-Michel Vappereau : J'ai connu Lacan en 1971. Je lui ai demandé de me prendre en analyse en 1972 et j'ai suivi à partir de cette année-là tous ses séminaires de manière assidue. J'ai eu des épisodes très intenses avec lui, puis cela s'est distendu un peu. Je vais le voir jusqu'en 1979. J'ai aussi travaillé avec Soury, un polytechnicien du CNRS qui s'était fait viré par son patron et qui était en contact avec Lacan.

Qu'avez-vous à dire sur la psychanalyse comme analyse du politique, comme lecture de la société ?

Pour moi la psychanalyse c'est, entre autres, la possibilité d'une certaine lucidité sur le social. Ce qui définit la lucidité freudienne, on peut le trouver dans la réponse de Freud à une dame qui lui demandait comment bien élever ses enfants : « Mais Madame, de toutes façons, ce sera une catastrophe ! » La lucidité oblige à ne pas être idéaliste, à ne pas encourager les réformateurs sociaux, ceux qui font métier de politique. Gouverner est une tâche impossible. Ce n'est pas une raison pour ne pas le faire, mais il faut se

* La version intégrale de cette entrevue est parue dans la revue de psychanalyse *Ruissellement*, vol. 1, n° 1, 2001.

méfier des traditions, des solutions trop rapides, de la démagogie. C'est cela que j'appelle la lucidité.

Le rapport de la psychanalyse à la politique, c'est surtout de ne pas faire de la psychologie, de la psychanalyse des hommes politiques, comme ce qui se fait maintenant. Quant à l'analyse de l'art et de l'artiste, c'est de la goujaterie. En matière d'art, l'analyste apprend, il doit suivre. Il n'a pas à faire le psychologue. En matière de politique, également.

Par contre, ce qui est beaucoup plus fort, c'est que la psychanalyse a un rôle social à jouer en tant qu'elle a un discours différent des autres discours, qui est difficile à faire entendre. Il s'agit bien de discours, et non pas de psychothérapie. La psychanalyse constitue un type de lien social dans lequel on s'organise pour étudier l'inconscient. Cela nécessite un certain nombre de conditions, énoncées par Freud et précisées par Lacan, mais qui ne sont pas tenues. Parce qu'il n'y a pas de sujet capable d'assumer entièrement ces conditions. Ce qui est efficace dans l'analyse, c'est le discours, c'est cela qui agit. Ce n'est pas la qualité des gens. Dépendre d'un discours, c'est le revendiquer. Il y a là une forme d'engagement, qui n'est cependant pas militant. Il ne s'agit pas d'adhérer à quelque chose, il s'agit de voir dans son analyse personnelle jusqu'à quel degré d'élaboration du discours on est arrivé dans sa propre expérience. Et de ce discours sortent un certain nombre d'énoncés qu'il est nécessaire de porter et de faire entendre par la suite. Il a donc un rôle politique dans la mesure où il s'agit d'une voix, d'une parole.

Le mot discours et le mot parole ne renvoient pas exactement à la même chose. Est-ce qu'il n'y a pas un

danger à ce que la psychanalyse ne devienne qu'un discours ?

Pourquoi y aurait-il danger à ce que la psychanalyse ne devienne qu'un discours ?

Parce que des discours, on en a déjà plein.

On en a peu. Il y a quatre discours fondamentaux. Et il y en a un cinquième, le discours capitaliste. Et nous, nous sommes dans le contexte du discours capitaliste, que moi j'identifie au discours de la science. Le discours capitaliste est le discours de la science, c'est le discours qui met au rancart le sexe, et qui, à partir du XIV^e ou XV^e siècle, a tout flanqué par terre. Au XVI^e siècle, avec la Renaissance, on voit apparaître une nouvelle configuration discursive. Ce n'est plus le discours du maître qui est dominant, c'est le discours du capital, le discours de la science. Descartes témoigne d'une position subjective, et la marchandise prend le dessus.

Mais Descartes n'est pas dans le discours capitaliste.

Si. Descartes témoigne d'une nouvelle position du sujet qui dépend de ce discours capitaliste. La position du sujet tient au fait qu'à partir de ce moment-là Dieu va être en dehors du monde. Mais la première rupture, c'est la rupture thomiste. En théologie, saint Thomas d'Aquin emporte la bataille politique. Thomas essaie de faire gagner Aristote contre Platon. Il est obligé de tricher, il fait des tours de passe-passe logiques incroyables pour montrer la cohérence d'Aristote avec la théologie catholique. Et de fait, ces traficotages au niveau du discours, on les paye, ils ont toujours des effets. Je tiens que cela va courir jusqu'à Hegel qui accomplit une coupure. Je ne sais pas si c'est la fin de l'Histoire, car tout cela prête à confusion.

Cette deuxième partie de la métaphysique occidentale, qui va de saint Thomas à Hegel, est dominée par cette image du Dieu fainéant, du Dieu horloger (il a fait l'horloge, et il s'est retiré du monde et a laissé l'horloge tourner). À partir de ce moment-là, Descartes peut dire : s'il se passe quelque chose, qu'est-ce que c'est ? Nommons-le. Le monde est alors considéré comme une horloge, c'est-à-dire comme une rationalité qui marche bien. Moi, je suis un être rationnel. Je devrais donc comprendre tout ce qui se passe. Or, je ne comprends pas du premier coup une démonstration de géométrie. Donc, il y a quelque chose, qui s'appelle le sujet. Je fais des erreurs de calcul, ou des erreurs dans mon laboratoire, ou dans ma vie publique. Le sujet de la science, c'est le laborantin qui se trompe. C'est ça le sujet freudien. C'est le sujet du lapsus, du mot d'esprit, de l'acte manqué. Le sujet de la science, c'est celui qui ne va pas comprendre du premier coup des démonstrations de géométrie. La rationalité, elle marche, elle n'est pas responsable des erreurs de l'expérimentateur.

Et là, il y a un malentendu sur Descartes. Il vient de ce que Descartes emploie le mot *intérieur*. Quand il est en Hollande, il dit : je me mets dans mon intérieur. Quand la campagne militaire s'arrête, parce que c'est l'hiver, il s'enferme dans son poêle. Et comme il parle de ce mot *intérieur*, comme on parle d'une femme d'intérieur, c'est devenu une psychologie de l'intérieur. Et ensuite, une psychologie de l'intimité. On voit donc ainsi apparaître une intériorité, une intimité totalement abjecte, obscène. C'est ce qu'on fait dans les hôpitaux, partout : c'est la psychologie moderne. Ça, c'est le néo-cartésianisme. Alors que la position cartésienne n'est pas du tout celle-là. Les néo-cartésiens ont voulu réduire le sujet à rien, ils ont voulu qu'il n'y ait plus

d'erreurs. Solin, un contemporain de Descartes, le montre très bien quand il fait un exposé à l'Académie des sciences pour expliquer que si Descartes fait le traité de l'homme comme un homme-machine, Descartes n'est pas pour autant La Mettrie. En effet, si Descartes fait l'homme-machine, c'est pour montrer justement que l'homme n'est pas une machine qui marche parfaitement et qu'il y a du sujet.

C'est ce sujet-là qu'on prend en compte en analyse. Lacan dit aussi : c'est le travailleur idéal. La manière dont il le dit est bien sûr très équivoque. Mais selon lui, il faut un discours qui considère que ce sujet ne juge pas, ne pense pas, ne calcule pas, mais qu'il travaille. C'est le travailleur idéal de Karl Marx, qui, dans le discours capitaliste, n'est pas supposé juger ni penser ni calculer. Or le discours analytique suppose exactement le contraire, il considère que le sujet pense, calcule et juge.

Je ne vois donc pas d'inconvénient à dire que l'analyse est un discours, parce qu'un discours c'est une pratique. Ce sont des lieux, du temps et des lettres. C'est un réseau de rencontres, de paroles, d'énoncés. Et de là vont sortir des textes. Et ces textes doivent être portés, lus.

Dans mon esprit, discours était associé à l'idée d'un discours qui se croirait.

Oui. Il ne s'agit pas d'un discours qui soit purement du baratin. Quand on parle de discours, on parle de discours comme lien social. Lien à l'égard duquel l'analyse a une responsabilité : l'analyse est le seul lieu d'où l'on peut dire quelque chose qui n'est pas une recette (qu'il s'agisse de sexologie ou de réformes sociales). Elle permet de rappeler certaines choses, par exemple que la parole a des conséquences, que le fait

de dire ou ne pas dire quelque chose, cela importe. À l'heure actuelle, on voit bien que c'est ce qui fait défaut.

En quoi Lacan a-t-il innové à cet égard ?

Lacan est en quelque sorte passé de la parole au regard. Dans mon analyse avec Lacan, je me suis rendu compte qu'il ne s'intéressait pas tellement au protocole freudien orthodoxe. Lacan me laissait me débrouiller avec mes signifiants, mes constructions, mon Œdipe, ma famille. Quand je lui disais quelque chose, je ne sais pas s'il m'écoutait ou pas. Mais quand je lui disais que j'avais écrit quelque chose, il me disait : amenez-le ! À l'époque, il était en plein dans la clinique du regard. Si on écrivait, si on dessinait, ça l'intéressait. Tous les gens qui lui parlaient, il ne les écoutait plus. Il avait retourné la pratique freudienne comme un gant. Et c'est ce qui a été décrié par beaucoup de monde.

Or je tiens qu'aujourd'hui il y a de plus en plus de demandes qui ne rentrent plus directement dans le protocole freudien. Je rencontre de plus en plus d'analysants qui ne peuvent pas, ne peuvent plus parler, qui ne peuvent pas s'allonger. Je pense qu'il faut travailler comme on s'évade. Passer par la clinique du regard, par des séances courtes, pour les ramener ensuite à la parole et peut-être au divan. C'est lié à cette raréfaction des métaphores, de la rhétorique. Et il y a des sujets, de plus en plus paranoïdes, qui ne supportent pas la présence de l'autre comme analyste.

C'est le symptôme même de notre époque.

Oui. C'est la chape de plomb. Et là, il y a eu une coupure en 1975. Certains membres de l'École Freudienne ont préféré abandonner Lacan pour ne pas

avoir l'air con auprès des générations qui venaient. Ceux de cette génération, des jeunes philosophes de l'École Normale (dont je n'étais pas), ont commencé à faire quoi ? À renoncer à toute question de fond. Parce que toute question de fond est supposée amener au totalitarisme. Toute question universelle est donc considérée comme caduque, forclosée, exclue. Parce que toute question de fond lancée par Marx, Freud, a mené à Staline. On est donc passé de la critique du nazisme à celle du stalinisme, puis à la chute du mur de Berlin. Très bien.

Mais je vous mets en garde contre un fait : la chute du mur, ce n'est pas un mouvement de liberté qui aurait mené à libérer l'Est, ce n'est pas le libéralisme qui aurait gagné contre le stalinisme et le léninisme. Je pense que c'est le monde atlantiste, anglo-américain et européen, qui est devenu aussi clos, forclos et psychotique, au sens de la programmation, que le léninisme. Le léninisme, c'est rejeter le marché, rejeter le désir et essayer de faire en sorte que tout soit programmé. On voit que cela permet au marché noir de se développer parce que le désir, cela existe. Soixante-quinze ans de léninisme, de stalinisme, c'est quand même la négation du désir. Je ne prône pas inversement un désir libéral. La loi du marché, la concurrence, ne sont pas un moteur de régulation qui se fait comme ça. Il y a des enjeux, des prises de position politiques. Si la concurrence régule le monde, il y a aussi une concurrence des théories. Cela veut dire : plus de problèmes fondamentaux, plus de problèmes universels, que des problèmes d'arrangement, que des généralités. En 1975, on est rentré dans l'ère de la généralité, de la combinaison. Et on demande au droit de venir réguler cela.

La globalisation, c'est une forme de léninisme : c'est le plan quinquennal à l'échelle mondiale. Pour revenir à la chute du mur, Gorbatchev s'aperçoit qu'il n'y a plus de raison maintenir un mur à Berlin, de maintenir les pays de l'Est dans un monde à part, puisque des gens en France comme Chirac et Balladur, ce sont des léninistes. Ils sont tous devenus marxistes. Ils parlent tous de plus-value, de taxe sur la valeur ajoutée (TVA). Tout le monde a adopté la théorie de Marx ! Le totalitarisme, c'est une sorte de psychose parvenue à un degré industriel. Je ne vois pas du tout la psychose comme un phénomène particulier, local.

Donc, Marx a gagné la bataille. Marx, la dictature du prolétariat, c'est le capitalisme d'État. Il a peut-être gagné la bataille, mais on ne le lit pas encore comme il convient. Je suis de l'avis de Derrida : il faut lire Marx. Et il faut lire Freud. Mais il ne faut pas faire du freudo-marxisme. Lacan nous propose de lire Marx à la manière lacanienne. Il parle du travailleur idéal comme un sujet du Capital. Le travailleur idéal ne pense pas, mais, encore une fois, la psychanalyse, elle, considère qu'il pense. Elle lui propose de faire une analyse, de réintroduire le Nom-du-Père, la métaphore, le sexe là où c'est forclos.

La psychose macarthyste, on en parle moins que la psychose nazie ou stalinienne. Mais elle existe. Elle a d'ailleurs permis à la psychanalyse de se développer en Amérique du Nord. C'est l'évaluation que fait Lacan du succès nord-américain de la psychanalyse après la guerre dans les années 1950. Ce que dénonce très bien Woody Allen. Il a raison car ce n'est pas de la psychanalyse. C'est une victoire à la Pyrrhus. En Argentine où je vais très régulièrement, il se passe la même chose. Ils ont eu la dictature. Ils ne pouvaient plus être marxistes parce qu'ils étaient persécutés et ils

se sont alors mis à parler de Freud et de Lacan. Il n'y a pas pour autant plus de psychanalyse là-bas. Même si c'est un mouvement de masse qui commercialement marche très bien.

Je voudrais voir si on peut parler sérieusement de ce qui a été abandonné en 1975. Et cela me permet de rejoindre ce que vous dites sur l'amitié et l'analyse. Je pense que l'analyse n'est pas une expérience en dehors de l'existence. À l'époque de Freud, on pouvait chercher à se justifier, se poser la question, comme il l'a fait, si l'amour n'est pas toujours un amour de transfert. À mon avis, il l'est toujours, mais le transfert est aussi une histoire d'amour. L'analyse n'est donc pas une expérience artificielle. Nous ne sommes pas des objets de laboratoire. Nous sommes des sujets désirants et une analyse est une histoire d'amour. Pour Lacan, chez Aristote, dans *L'Éthique à Nicomaque*, l'amour s'appelle la *philia*, qu'on traduit par amitié. Il n'y est pas question d'autre chose. Il faut donc reprendre ces lectures avec les indications de Lacan.

Je vois un chantier laissé en friche et beaucoup de choses à entreprendre dans le sens des Lumières et pas du tout dans celui de l'obscurantisme. Sur quoi bute-t-on ? Sur le fait que Freud n'a pas fait cette différence initiale, qui est un préalable à l'analyse psychanalytique, la différence entre la folie et la causalité psychique. Il faut donc faire des travaux de fond, avoir une conception concernant l'universel. Lacan précise que l'universel, c'est ce qui est bon pour tous sinon pour aucun. Mais on n'est pas obligé d'en déduire immédiatement des recettes et des modalités pratiques de vie. Lisez le débat politique entre Kant et Benjamin Constant à propos du mensonge. Pour Constant, malheureusement on ne peut pas ne pas mentir. Il faut donc des modalités d'application à un

principe. Alors que pour Kant, il n'en faut pas, c'est l'universalité qui l'emporte. La réprobation du mensonge est un principe universel. Inapplicable. Et alors ? Je dirais comme Kant : si vous retirez le principe universel de la réprobation du mensonge, tout le droit s'effondre. Un certain type de traitement de la vérité fait qu'on ne peut plus avoir un discours juridique. Je ne défends pas l'existence du discours juridique, mais je dis qu'il y a des discours qui sont nécessaires et cela a des conséquences pratiques. Il ne faut pas non plus en être fou. Il ne faut pas se transformer en ayatollah. Mais on voit bien, justement, que du moment qu'on a forclos le fondamental du discours des Lumières, du discours philosophique et laïque, il réapparaît comme fondamentalisme religieux.

Si on veut couper court à ces terrorismes et à ces totalitarismes, il faut avoir le courage de dire que nous devons reprendre à notre compte des principes universels. Même les droits de l'homme ne sont rien du tout à côté de ce qui s'appelle des principes. Si on a l'impression que certaines thèses, certaines préoccupations ont tourné au totalitarisme, c'est parce qu'on n'a pas fait cette distinction entre folie et causalité psychique. Entre folie et déterminisme du discours qui n'a pas besoin d'être représenté. C'est tout le problème de la représentation.

Ne pourrait-on pas dire que c'est le discours analytique lui-même qui est forclos ? Dire aux politiques qu'ils sont parlés par d'autres, que s'ils se croient dans la raison, ils sont en fait pris dans le discours, a pour conséquence de désinvestir les gens du politique, de l'idéologique. Et n'est-ce pas Freud qui forclôt cette dimension ?

C'est une interprétation, mais ce n'est pas la mienne. Parce qu'il n'y a aucune systématisation. Le but de l'analyse, c'est la destitution du sujet. Donc, c'est d'en rajouter sur la psychose. L'analyse est une psychose, une paranoïa dirigée. Elle est le seul lieu où on peut parler sérieusement, sans être idéaliste, d'universalité. Il ne s'agit pas de perfection de l'être, d'ontologie. Le psychanalyste, c'est une fonction.

Actuellement, nous sommes dans un délire dans l'histoire de la psychanalyse. Délire constitué. Dénigrement des uns et des autres ; tout le monde dénigre les autres ; mais on dénigre les personnes. C'est basé sur un axiome, un principe même, du discours analytique selon lequel le psychanalyste est nécessairement mis en cause dans l'analyse. Mis en cause dans tous les sens du terme : on attend qu'il soit cause de quelque chose. Il y a toujours un transfert négatif dans le transfert positif.

Il faut responsabiliser les analysants et cesser de faire le procès des analystes. Leur procès, il se fait dans leur fauteuil, dans leur cabinet, avec leurs analysants. C'est déjà suffisant. Je suis pour que les analysants ne soient pas plus vindicatifs, non pas fous, mais plus exigeants de l'analyse. Les analystes ne peuvent pas faire l'analyse à la place des analysants. Ce sont eux qui sont responsables de ce qu'ils veulent de l'analyse. Et si les analystes sont incompetents, c'est parce que les analysants ne leur demandent pas plus. Je ferais donc un appel aux analysants. Pas un appel démagogique. Je leur dirais que les responsables de la cure, ce sont eux.

C'est celui qui parle qui doit être responsable des conséquences de ce qu'il dit. C'est une responsabilité politique. Et la psychanalyse est un enseignement politique. C'est même le seul enseignement politique.

C'est-à-dire qu'il prend en compte la détermination des lois de la parole et les effets que cela peut avoir dans la vie personnelle de quelqu'un, dans un couple analytique aussi bien que dans un cartel ou une assemblée. C'est donc un enseignement de ce qu'est la parole. Comment agir avec sa parole. Se taire et parler, ce n'est pas la même chose, même indépendamment de ce qu'on dit. Il y a une fonction déterminante, impérative de la parole.

Et cela continue à marcher. Même si le Roi Arthur est périmé, même si on n'a plus des Chevaliers de la table ronde qui représentaient des types plutôt que des personnages, cela continue dans la psychose. Le discours du maître continue à fonctionner. Le discours du maître, c'est l'impératif du signifiant. Celui qui parle est d'abord entendu comme disant la vérité. Ensuite, on discute. Mais c'est trop tard : cela a été dit. Le phénomène de la rumeur repose là-dessus. Il suffit de médire, il en restera toujours quelque chose. Ce n'est pas un phénomène sociologique, c'est un phénomène structural. Telles sont les lois de la parole. La parole, c'est le caractère impératif du dire.

Je ne mets pas de guillemets à ce que je dis, je le dis. Je considère être responsable des conséquences de ce que je dis, même si je ne peux pas les prévoir. Il faut donc rappeler que le rôle politique du discours analytique, c'est de se former à une pratique de la parole. Cela se fait du particulier au particulier, il ne s'agit pas de sortir du discours du capitalisme en masse. C'est ça qui est intolérable : il faut sortir un par un, mais c'est un problème qui concerne tout le monde, en ce sens c'est un enseignement politique.

Du fait que Freud a été neurologue et Lacan psychiatre, la psychanalyse s'est présentée d'une certaine façon. Et Lacan souligne qu'il y a eu des

déplacements dans ces histoires de discours. Ce qui fait qu'on croit faire quelque chose et que l'on fait autre chose. Lacan le voit mieux que Freud. Mais Lacan a un impératif : il veut fonder la psychanalyse. Il répète l'épreuve freudienne strictement. Il ne veut pas la dépasser. Pour la fonder. Parce que pour que quelque chose soit fondé dans les discours, il faut que cela se reproduise une deuxième fois. Il a donc fondé la psychanalyse, même si on a essayé de l'interrompre à la fin. La psychanalyse a donc eu lieu à Vienne et elle a aussi eu lieu à Paris. Elle présente des apories, des impasses, des difficultés que Lacan a maintenues. Mais il a donné des indications pour qu'on en sorte.

La question qui nous est donc posée est celle-ci : que faisons-nous de la psychanalyse, maintenant qu'elle a eu lieu ? Ce qui sauve le XX^e siècle, c'est la psychanalyse. Ce XX^e siècle est noir, comme l'a été le XV^e avec l'Inquisition. Le XIX^e est déjà un siècle noir, avec le massacre de la classe ouvrière et celui des colonies. Au XX^e siècle, le totalitarisme est pire que l'Inquisition, c'est l'Inquisition à l'échelle industrielle. Dans le phénomène totalitaire, il y a alliance du démagogue, celui qui fait de la littérature pour s'allier une clientèle, le publiciste, le marketing avec l'industriel. Le freudisme doit donc être situé par rapport à cette psychose sociale, à ce délire qui aboutit au totalitarisme. Et Lacan ne rompt pas ce délire, il a même instauré un délire dans son discours. On ne peut donc pas faire l'économie, même dans l'analyse, de passer par les signifiants de Lacan.

Car Lacan nous conduit nécessairement à cette histoire de nœuds et de mathématiques. Il faut comprendre qu'il ne s'agit pas de morale, de bonne volonté. Il s'agit de discours, de tenue de discours. De syntaxe, de figures du discours, d'agencement des mots. Là il y a

des questions qui nous mènent à des lieux où il y a de moins en moins de représentation. Cela n'a pas à être représenté, cela n'a pas de sens. C'est quelque chose qui fonctionne comme une structure. Il ne faut pas avoir peur de la destitution subjective, par exemple. Il ne faut pas faire peur aux gens avec la psychose. Certains effets sont très pénibles, comme les hallucinations par exemple, c'est évident. Mais il faut arrêter de faire passer les uns et les autres comme des malades. Comme dans l'analyse. Si la société dit qu'il y a des gens malades, la psychanalyse ne le dit pas. Ce sont des structures cliniques qui doivent être prises en compte en tant que telles. Il faut calculer avec. Et cela se traverse très bien. Ceux qui se sont arrêtés avant disent aux autres : c'est dangereux. Pour sauver son âme, il faut soigner son corps.

La folie, c'est autre chose. La folie, c'est la belle âme. C'est la faute des autres, mais pas la sienne. Si je me mets en cause, si je prends mes responsabilités, si je ne m'y crois pas, ça c'est sortir de la folie. Mais là, je ne crois absolument pas proposer – et on me le reprochera peut-être – des solutions, ou des mises en œuvre. Je mets en œuvre cela dans ma pratique analytique. C'est-à-dire que je propose une ouverture de formation pour ceux qui veulent le faire. Il ne s'agit pas de faire adhérer les gens, de leur dire qu'ils ont besoin d'une analyse.

La psychanalyse est inventée et achevée dans le siècle, elle a existé, elle existe. Notre responsabilité consiste à savoir ce que nous en faisons maintenant. Est-ce qu'on la met dans un tiroir et on ne s'en occupe plus ? Mais on peut aussi commencer à réfléchir pour savoir ce qu'on en fait. Est-ce qu'on est dans l'orthodoxie, on imite, on fait comme Lacan, comme Freud ? Ou est-ce qu'on commence à lire les textes, à les discuter, à les

critiquer, à avoir une pratique cohérente avec cette critique ? Il faut prendre des initiatives et ne pas être dans des ritualisations. C'est pour cela que je parlais de la pratique du regard et de celle de la voix. Je n'ai pas connu de ritualisation chez Lacan. Alors que dans certaines écoles on ne peut même pas déplacer un bibelot dans la salle d'attente, car cela a des effets transférentiels ! Bien sûr que cela en a, mais on est là justement pour les étudier. Il n'y a pas de psychanalyse sans transfert.

Tout cela aboutit au fait qu'actuellement on s'est arrêté à une thèse sexuelle sado-masochiste. On peut dire que le point culminant de la lecture des néo-lacaniens, qui ne lisent pas Lacan mais prétendent lire Freud, aboutit à une théorie foucauldienne du sado-masochisme, qui serait le sommet, avec la pulsion de mort, de l'élaboration freudienne. Ce qui n'est pas vrai du tout : Freud a parlé du fantasme et Lacan propose un discours politique. Ce n'est pas une morale, c'est une éthique, qui est une esthétique. Et qui nous amène à ne plus confondre le pervers avec le désirant. Et toujours pour éviter d'aller trop vite, Lacan, très astucieusement, a pris comme exemple du désirant un maître antique. Cela fout la merde complète chez les élèves de Lacan car ils ont tendance à considérer le désirant comme un pervers et confondent le discours du maître antique avec la maîtrise et la servitude chez Hegel. Or Lacan dit bien que la dialectique du maître et de l'esclave est une matrice erronée et que Hegel est suffisamment rigoureux pour l'avoir fait fonctionner jusqu'à la fin. Ce qui explique son échec sur le savoir absolu.

Il n'y a pas de savoir absolu, dans le sens qu'il n'y a pas de synthèse entre le maître et l'esclave. Mais un discours du maître, ce n'est pas la dialectique du

maître et de l'esclave. C'est l'impératif du dire. Et qu'est-il cet impératif ? C'est ce que cela fait sur celui qui entend. La parole est intimidante. Ce n'est pas le pouvoir des mots qui est terrible, c'est le pouvoir de dire qui l'est. Quoi qu'on fasse, le discours du maître continue à fonctionner.

Comment faire pour que le discours analytique ne devienne pas à son tour celui du maître ?

La psychanalyse, c'est l'envers du discours du maître. Il faut faire son analyse, porter son analyse, sa lecture et son élaboration du discours analytique au point où on peut commenter, discuter et parler de ce discours pour faire entendre que c'est justement l'envers du discours du maître. Je vous donne un exemple très élémentaire. Je n'ai jamais lu un texte parlant du théâtre et de la psychanalyse qui ne prône pas le discours analytique comme le discours du maître. Je tiens que dès qu'on parle du théâtre, du jeu de l'acteur et de la psychanalyse, on prend la psychanalyse comme discours du maître et pas comme discours analytique. Cela veut dire quoi ? Tous les professeurs d'art dramatique, les acteurs font ce contresens de considérer que l'analyste est le metteur en scène et que l'analysant est l'acteur. Or, c'est faux. L'analysant est le metteur en scène, il arrive avec son texte, il en est même l'auteur. Il veut une mise en scène. L'acteur, c'est l'analyste. Il y a donc là un rapport de direction et de servitude mal foutu. Dans la psychanalyse, l'analyste doit comprendre la position à adopter pour interpréter, comme le fait l'acteur. Le métier d'acteur est magnifique pour cela. Il y a un risque de folie, mais la sublimation, le fait d'être reconnu par les autres, l'aide à tenir le coup.

L'analyse, c'est reconnaître comment marche le discours, c'est reconnaître au moins son désir. La psychanalyse ne propose pas de devenir littérateur, premier violon. Elle ne propose pas au sujet d'apprendre à sublimer, mais peut au moins lui apprendre comment cela marche. Il faut dire combien on souffre quand on n'arrive pas à sublimer. On a tous des relations à des objets intimes qu'on n'arrive pas à sublimer. On n'arrive pas à les mettre en circulation, à les jeter à la poubelle et à faire en sorte qu'ils reviennent d'une manière tempérée. Si on ne peut pas le faire, il faut se mettre soi-même à contribution et s'apercevoir qu'on peut avoir une relation tempérée à l'objet. Pour moins faire chier les autres avec cet objet. Vous voyez, ma position ne relève pas du terrorisme. Il ne s'agit pas de convaincre les autres de cela. Il faut que chacun prenne le temps de revoir les thèses, de réfléchir à ses pratiques, au discours dont il dépend. Il faut ouvrir des fenêtres pour pouvoir respirer un peu et commencer à repenser les questions.

Sur ce point d'ailleurs, un autre élément structural qu'il faut pointer c'est que le discours analytique, dans le cadre du discours capitaliste, c'est le retournement, l'involution du discours capitaliste, puisque dans le discours capitaliste on est payé quand on travaille, c'est le marché du travail. Le salariat c'est proposer de t'acheter ton travail, le travail devient une marchandise. Dans la psychanalyse, c'est l'analyste qui est une marchandise, qui est un objet *a*, ou un gadget. On se paye un analyste comme on se paye une chaîne Hi-fi ou une bagnole. On paye l'analyste, l'objet, pour travailler. C'est celui qui travaille qui paye. Ça, c'est une subversion extrêmement importante.

Il faut tenir ces positions-là, et n'obliger personne. Je pense que ce n'est pas une question de grands nom-

bres et d'immédiateté, c'est une question de tenue, j'appelle ça comme ça. C'est pas la tenue « tenue », c'est le fait de faire tenir des énoncés, de faire tenir des chaînes, de faire qu'il y ait des choses auxquelles on puisse tenir. Lorsque je demande, vis-à-vis de la psychose, souvent à des gens qui me paraissent complètement dezingués, « Mais à quoi tenez-vous ? », je vois des gens complètement désespérés, complètement paumés, vindicatifs, des fois, désespérés mais vindicatifs, qui ne veulent pas paraître désespérés... Mais ils ne tiennent plus à rien, l'incrédulité est au cœur de toutes les croyances délirantes. Donc, « À quoi croyez-vous ? Prétendez-vous être non-dupe intégral, c'est-à-dire ne croire en rien ? » L'incrédulité totale, ça conduit aux pires des croyances. Moi je pense qu'il faut être dupe, je pense que si on veut faire une analyse, il faut être dupe du discours analytique.

Mais quand vous dites qu'il faut être dupe, quelque part, vous êtes non-dupe.

Oui, il y a le risque de ça. Mais je ne le dis pas comme un impératif catégorique, je le dis comme une indication du fait que moi, j'ai commencé d'abord par faire mon analyse. Freud n'attend pas de convaincre, il invente l'analyse justement. Il va avoir un débat d'analysant avec lui-même et avec son objet, mais il faut commencer par faire les choses, plutôt que de dire « Il faut faire ». Ensuite, il faut quand même savoir que l'incrédulité totale, ça conduit à la croyance. Une certaine dose de duperie, jouer le jeu, voilà : « À quoi tenez-vous ? Quel jeu jouez-vous ? Avec qui vous jouez ? » Et ce n'est pas une affaire de ruse, ce n'est pas dissimuler ses intentions, suspecter les intentions de l'autre, tout ça, c'est se croire plus malin que la structure, plus malin que l'inconscient. L'inconscient, il

n'est pas rusé. Il est fait de jeux, de chicanes et de retournements, d'involutions et d'inversions justement. Dès les *Trois essais sur la théorie de la sexualité*, on croit que Freud parle de la perversion et des aberrations sexuelles. C'est vrai mais il ne parle pas tellement des aberrations sexuelles, il parle de la sexualité, tout simplement.

De l'amour aussi.

Oui, mais derrière cet amour, dans ces airs de désir et d'amour, il y a quelque chose qui est totalitaire. L'inconscient est totalitaire. L'association n'est pas libre, elle est totalitaire, on revient toujours au même truc. L'attention flottante de l'analyste suppose qu'il y a un discours analytique et qu'il y a des contraintes spécifiques du discours analytique avec lesquelles l'analyste, s'il est dans cette position d'attention flottante, calcule. C'est justement son discours qui va être opérant dans l'analyse, pas ses bonnes intentions.

Donc moi je propose que l'on élabore du discours, que l'on discute. Il faut mettre en place les conditions, c'est là où il faut prendre des initiatives : mettre en place les conditions du débat, les conditions de la discussion. Moi je veux bien qu'il y ait de la discussion, pas une discussion d'opinion, mais c'est une discussion avec un peu de tenue, un peu exigeante.

Vous voulez dire dans l'analyse même ?

Oui, dans le discours analytique. En dehors des séances, il y a les cartels, en dehors des cartels, il y a les colloques. Cessons de faire des colloques psychanalytiques qui sont faits sur le modèle des colloques universitaires. Faisons des colloques analytiques qui sont des nouveaux lieux d'engagement politique, où chacun à la responsabilité et sait que parler ou se taire, interve-

nir ou ne pas intervenir ça compte. Je dis qu'il faut faire des colloques d'analyse selon d'autres modèles que celui du modérateur et où chacun vient lire son texte. Il faut réfléchir, il faut prendre des initiatives à partir des indications de Lacan, qui sont très fortes. Ce n'est pas l'apologie du maître ni rien de ce genre. Le problème est de voir que nous sommes des timorés, nous sommes timides et frileux devant la structure qui nous effraie, et on remplace le complexe de castration par la menace de castration. Donc, on est tous des névrosés, des planqués du désir, des cachés. On est là, on se planque, on se débine. Ce n'est pas un discours de maître que je tiens. Je dis que le désirant c'est celui qui sait que c'est lui qui va prendre les coups mais qui affronte le désir parce qu'en contrecoup il va, en rencontrant ce manque, éprouver son propre monde. Et que ça, ça s'apprend, comme au judo, comme on apprend à rouler.

Moi je suis très fier de faire des travaux qui ont une rigueur — c'est pour ça que je parle de rationalité et pas de science — je n'ai pas honte de ne pas parler de science, parce que mes travaux n'intéressent pas les militaires. Parce que pour qu'ils puissent s'intéresser à mes travaux qui sont des travaux de raison, de Lumières, et qui vont même au-delà des Lumières car je traite même de la question divine, les militaires ne veulent pas s'en servir parce qu'il faudrait faire une analyse pour s'en servir, et que si on demande à un militaire de faire une analyse, il ne va plus être un militaire, il risque de ne plus avoir ce désir de mourir. Pour gagner les guerres, il faut qu'il y en ait qui aient le désir de mourir. Donc si un militaire fait une analyse, il risque de perdre le désir de mourir, parce qu'il peut se trouver que son désir de mourir se retourne en désir d'autre chose.

Qu'en est-il de Dieu chez Lacan ?

Quand Lacan dit : Dieu est inconscient, c'est la bonne formule. Le père est inconscient, Dieu est inconscient. Ça veut dire deux choses. Si je dis que la bonne position athée c'est de dire « Dieu est inconscient » et non « Dieu n'existe pas », effectivement je peux dire cette phrase, mais là je ne fais que répéter Lacan, donc à charge pour moi de dire ce que c'est que l'inconscient. Alors qu'est-ce que c'est que l'inconscient ? On peut le dire, mais quand on va l'écrire, ça va se détruire comme écriture. Mais je peux le dire quand même, je peux dire que j'ai construit une logique dans laquelle l'inconscient c'est : il est faux de dire que c'est le conscient et il est faux de dire que c'est le non-conscient. C'est une certaine négation du conscient. Je le définis par le négatif, comme en théologie d'ailleurs.

En théologie c'est par analogie et négation qu'on peut définir Dieu. Ça c'est dans Étienne Gilson. Donc, c'est par la métaphore, mais à condition de dire ce que c'est qu'une métaphore, et par la négation, à condition qu'on construise une négation nécessaire et qu'on montre en plus que métaphore et négation ont ce lien autour de la notion de non(m). Avec cette équivoque : c'est cette négation qui est inconscient, in-conscient — *unbewusst* — le « un » de Freud ; Lacan dit « Y a de l'Un », moi je l'entends « Il y a du non », il y a de la négation. Et cette négation, c'est « Il est faux que ce soit conscient et il est faux que ce soit non-conscient », et ce n'est pas contradictoire, ni inconsistant. Mais ça ne peut s'écrire que dans une logique incomplète, et le fait d'écrire cette logique incomplète va produire un effet de complétude qui va faire que les nuances, le « Il est faux que x et il est faux que non-x », la différence qu'il y a entre le non et le « il est faux » va redevenir la

négation classique, s'identifier, et je vais avoir simplement un énoncé classique qui dira « non ». Il faut rentrer dans cette dynamique, et on s'aperçoit que cette dynamique, c'est comme du judo, ça demande des exercices.

Peut-on identifier la structure nodale à la chose même ?

Je suis d'accord pour dire que Lacan s'aperçoit que l'on mange le menu au moment où on mange le plat. Au lieu de prendre la métaphore du menu et du plat, moi je prends la métaphore de la carte de géographie et du territoire effectif. Et je dis que le narcissisme est un miroir. Je prends mon corps comme un objet dans le miroir, mais je suis quand même tributaire et solidaire de mon corps, donc je reste sujet de mon corps et je prends mon corps comme objet. C'est la même chose que l'apprentissage de la lecture pour moi. Donc, ce que ne comprennent pas les autres – les « autres », je deviens fou en disant ça – de ma manière de faire des mathématiques dans la psychanalyse, c'est que je n'importe pas la mathématique comme un outil à utiliser pour l'appliquer à la psychanalyse. Je fais en mathématiques, comme je fais en psychanalyse : je fais fonctionner cette structure de la lecture qui s'appelle « rapport intrinsèque / extrinsèque ».

Donc, on peut faire autrement que par les mathématiques.

Bien sûr, mais c'est la structure même, dit Lacan, parce que ce n'est pas la structure, mais c'est un métalangage qu'il n'y a pas. Il faut l'avoir construit pour s'apercevoir que ça se déconstruit. Ça ne peut être qu'un processus dynamique, on ne peut pas faire l'économie de l'épreuve. Il faut vouloir le construire pour s'apercevoir que ça nous échappe. Alors la solution facile, c'est une façon de se replier, c'est la situa-

tion des repentis de la pensée aujourd'hui. On peut très bien écraser un papillon avec un marteau-pilon. Si on ne veut pas avoir à faire le discours de Freud, on n'a pas à faire le discours de Freud. On est dans la psychose du discours capitaliste général, et ça marche, c'est un tuyau crevé, ça va péter, ça pétera, c'est très douloureux, mais moi je ne dis pas aux gens : « Le discours officiel dominant, c'est le discours du capital », je ne dis pas : « Il faut faire une analyse », ou bien : « vous devez accepter l'analyse ». Je dis : « Le discours analytique, si vous n'en voulez pas, n'en prenez pas, c'est un discours faux, mais irréfutable. Seulement, vous pouvez dire que vous n'en voulez pas, mais vous ne pouvez pas m'empêcher de n'en penser pas moins. »

Et ceux qui veulent en penser pas moins avec moi, qui veulent discuter de ça, je propose qu'on commence à en discuter. Je suis tout à fait prêt à reconnaître les erreurs que j'ai faites, les erreurs tactiques ou stratégiques ou des erreurs d'énoncés ou de tenue d'énoncé. Il faut trouver d'autres avec qui faire ça, pour ne pas faire ça tout seul, il ne faut surtout pas faire ça tout seul, mais on ne peut pas se plier à cette discipline qui consiste à construire un discours cohérent, consistant, de raison, qui présente une incomplétude et qui, à un moment donné, va rencontrer une butée qui s'appelle le manque dans l'Autre et qui va se défaire, se déconstruire et que ça peut se produire dans une discussion, dans un pseudo-dialogue, dans une confrontation, dans une discussion, dans un débat. Donc on ne peut faire ça.

La seule exigence que j'ai, c'est que je ne ferai pas ça avec n'importe qui, je ne ferais pas ça sur la place publique. Je ferai ça dans des conditions organisées avec des gens qui veulent bien le faire et en qui j'ai

confiance. Et ce que j'ai dit à des collègues analysants qui sont en position d'analystes, je leur ai dit : « Je n'ai pas confiance en vous, vous êtes des rusés, vous avez des intentions, vous suspectez les intentions de Lacan, les intentions de Freud, mes intentions à moi. Vous n'êtes pas dans le discours analytique, en tant qu'analysants. » Je ne critique pas les analystes, je critique les analysants et je dis que c'est notre affaire à tous de nous engager là-dedans comme analysants.

Le risque, c'est juste l'effet de secte.

Mais je ne crains pas l'effet de secte, parce que je pense que la raison c'est quelque chose qui tient le coup. Il n'y a qu'à voir les mathématiques à l'époque de Pythagore, c'était sans doute un savoir sectaire. Les irrationnelles, la diagonale du carré, ça a été un savoir secret, ça s'est diffusé comme mathématique. Ceux qui prétendent qu'un enseignement mathématique est un savoir sectaire, alors là, je les renvoie aux curés parce qu'ils vont voir ce que c'est qu'un savoir sectaire.

Je prétends que les mathématiques restent un argument des Lumières et que même si ces mathématiques sont un peu spéciales, un peu spécifiques — c'est même une mathématique qui se construit et se déconstruit — ça n'a rien d'un clin d'œil parce que c'est reproductible justement, ce n'est pas la vieille histoire de l'expérience, ce n'est pas expérimental au sens expérimental mais au sens de l'épreuve : chacun peut se faire sa conviction personnelle, à condition qu'il le veuille.